

Zaïv... DOUGLAS HAIG → BROUSSIOFF ←

CADORNA

← JOFFRE

SARRAIL

Dans la main :
LE SULTAN,
LE KAISER,
LE KRONPRINZ,
FRANÇOIS-JOSEPH,
FERDINAND.
DE BULGARIE.

A PROPOS DE L'OFFENSIVE :

L'ÉTREINTE DES ALLIÉS

SE RESSERRE AUTOUR DES PUISSANCES CENTRALES

FOP. 47

J'ai vu...



LES ALLEMANDS SE PLAIGNENT DU RAID DE CARLSRUHE. MAIS...

L'agence Wolff a lancé dans le monde entier des radios au sujet des victimes faites par nos aviateurs à Karlsruhe. Voici la plus irréfutable des réponses : deux des photographies des dégâts causés par leurs propres aviateurs dans un village sans importance militaire et distant du front de près de 60 kilomètres.

Si l'on songe que ce fait s'est répété plus de cinquante fois, que d'autre part, nous ne publions ici que les photographies les moins horribles du lot que nous possédons, l'on conviendra sans peine que nous avons eu une fameuse patience et que ces bons apôtres sont mal venus à se plaindre.



L'OFFENSIVE FRANCO-ANGLAISE : UN COMBAT CORPS A CORPS AU MILIEU DES GAZ ASPHYXIANTS, AU VILLAGE DE MONTAUBAN

Presque toujours, au cours des raids de reconnaissances qu'ils firent la semaine dernière dans les lignes allemandes, les soldats anglais ne trouvèrent que des cadavres entassés. Cependant, dans les tranchées de seconde ligne, des éclaireurs franco-britanniques se trouvèrent face à face avec des grenadiers ennemis. Des corps à corps

terribles s'engageaient alors, semblables à ces luttes de l'Apocalypse où des êtres étranges étaient aux prises. La tête couverte de masques protecteurs qui leur donnaient une apparence fantastique, Français, Anglais et Allemands luttèrent au milieu de nuages de fumée à coups de grenades, à coups de baïonnette, à coups de crosse!

SIR DOUGLAS HAIG, GÉNÉRALISSIME ANGLAIS

L'INTENSE activité — prélude d'actions glorieuses, déjà engagée, — qui se manifeste actuellement sur le front anglais, remet au premier plan de l'actualité guerrière la figure du grand chef : sir Douglas Haig, qui succéda en décembre dernier au maréchal French comme généralissime de l'armée britannique.

Nul n'était mieux qualifié, pour reprendre un tel commandement, que ce général qui, au front dès le premier jour, a été le collaborateur constant, le principal appui de celui qu'il fut depuis appelé à remplacer.

Les soldats ont donné à sir Haig un surnom familial. Ils l'appellent « Lucky Haig » — Haig le veinard ! De fait, nulle carrière ne fut mieux remplie que la sienne, ni avec un plus constant bonheur. Sir Haig a connu tous les succès militaires ou mondains, il est titulaire des plus hautes distinctions royales, mais s'il est à l'honneur il fut toujours à la peine. C'est, avant tout, un soldat, un combattant ; et, s'il ne connaît pas la popularité exceptionnelle de son prédécesseur, cela tient sans doute à ce qu'il parle peu : il réfléchit, il agit, et c'est assez...

◆ ◆ ◆

Sir Douglas Haig, qui est d'origine écossaise, n'est âgé que de cinquante-cinq ans. C'est donc le plus jeune des commandants en chef. Ancien élève d'Oxford, il entra dans l'armée en 1885, comme lieutenant de hussards. Six ans après, il fut nommé capitaine et admis au Staff Collège, qui correspond à notre École supérieure de guerre. En 1898, il fit ses premières campagnes, sous les ordres de Kitchener, en Égypte et au Soudan, ce qui lui valut le grade de major, puis il participa à la guerre du Transvaal. Là, il fut de toutes les plus chaudes affaires, et commanda brillamment des colonnes de cavalerie. Lieutenant-colonel en 1900, aide de camp du Roi en 1902, il partait l'année suivante comme inspecteur général de la cavalerie des Indes, poste qu'il conserva jusqu'en 1906. Mais, entre temps, étant revenu en congé à Londres, il y épousa une charmante demoiselle d'honneur de la Reine, fille d'un lord Vivian.

De 1906 à 1909, il occupa de très importantes fonctions au ministère de la guerre et au quartier général, puis repartait pour les Indes, et enfin, de retour en Angleterre, prenait le commandement en chef du corps expéditionnaire.

◆ ◆ ◆

En temps de paix, c'eût été là le couronnement d'une carrière. Mais la guerre devait apporter à sir Douglas Haig de nouvelles occasions d'initiative, de nouveaux lauriers.

En août 1914, les troupes du maréchal French comprenaient en tout trois corps d'armée ; et encore deux seulement entamaient les opérations, le troisième ne devant rejoindre qu'ultérieurement. Le premier de ces corps était commandé par sir Haig ; heureusement il ne comptait guère dans ses rangs que des régiments d'élite : On avait assigné au 1^{er} corps la défense du terrain compris entre Mons et Binche, c'est-à-dire qu'il formait l'aile droite de la ligne anglaise. Très vite, sir Haig fut dans une position extrêmement inquiétante, dont toute sa science de stratège et sa décision hardie ne parvinrent qu'à grand-peine — et à quel prix ! — à le tirer.

Quand, les 22 et 23 août, après l'imprévue



La femme et les enfants du général sir Douglas Haig, dont nous donnons ailleurs la photographie.

capitulation de Namur, notre 5^e armée, repoussée par von Bülow, dut soudainement abandonner la Sambre, sir John French, attaqué à son tour par quatre corps d'armée dont l'un esquissait un mouvement tournant, dut penser, lui aussi, à la retraite. Pendant ce temps, hélas ! se jouait la partie de Charleroi... Pour protéger le recul du 2^e corps, c'est à sir Douglas Haig qu'échut le périlleux honneur de contre-attaquer. Appuyé par ses 120 pièces d'artillerie, le 1^{er} corps accomplit une besogne héroïque et presque insensée : pendant sept jours de combats ininterrompus et disproportionnés, il contint seul l'ennemi ! Grâce à lui, le 2^e corps était sauvé. A la suite de cette affaire, le maréchal télégraphiait à Kitchener : « Ce fut principalement à la façon habile dont sir Douglas Haig dégaga son corps d'armée d'une position exceptionnellement difficile, dans les ténèbres de la nuit, qu'il fut possible de continuer la marche en sûreté. »

A la Marne, ce fut le 1^{er} corps qui délogea l'ennemi de la Tretoire, puis du Petit-Morin, et traversa le fleuve à Château-Thierry, sous le feu de l'artillerie adverse !

A l'Aisne encore, il se distingua : il prit l'offensive contre le plateau de Craonne et résista longtemps et superbement, en connexion avec le 2^e, sur la rive nord.

Mais l'armée anglaise, amenée là par les hasards de la guerre, eût été en bien meilleure posture à l'aile gauche du front commun, c'est-à-dire à proximité de l'Angleterre, de ses renforts et de ses approvisionnements. Le transfert s'effectua sans accident, et sir Haig, à peine arrivé, recevait l'ordre de marcher sur Bruges et Gand ! Avant de parvenir à Ypres, il se heurta aux forces ennemies... et ce fut une nouvelle et terrible bataille : celle de l'Yser !

A la fin d'octobre et au début de novembre, le 1^{er} corps, vingt fois entamé, faillit être disloqué ; un moment même, sa ligne fut percée de part en part ! Sir Haig et ses vaillants soldats durent accomplir là des prodiges d'habileté, des sacrifices sans nom... Les généraux furent tués ou blessés les uns après les autres, la 1^{re} brigade fut massacrée, le *Royal Scots Fusiliers* se fit littéralement hacher sur place... mais l'Allemand ne passa pas !

La ligne anglaise était donc maintenue ; elle se consolida sur place ; mais l'hiver passa sans apporter aucun changement à la

situation, en apparence du moins, car derrière son front inamovible des renforts considérables s'apprêtaient. En mars 1915, le haut commandement britannique, jugeant le moment venu, décida la grande offensive... Au corps de Douglas Haig fut réservé l'attaque de Givenchy. Le 10, après une demi-heure d'intense préparation, l'infanterie s'élança sur toute la ligne. La bataille dura trois jours. Ce qu'elle fut, on s'en souvient, il est inutile d'y revenir. On devait descendre sur Lille et Lens ; malheureusement, les hauteurs qui les commandent ne purent être enlevées. L'offensive était manquée. Du moins, aucune faute ne fut imputable à sir Haig qui, cette fois comme toujours, avait été magnifiquement à la hauteur de sa tâche. A cette occasion French déclara : « L'énergie et la vigueur avec lesquelles sir Douglas Haig a manié les troupes sous ses ordres le montrent un chef de grande habileté et de grande puissance. »

◆ ◆ ◆

Voilà quel est l'homme à qui nos alliés britanniques ont confié leurs destinées militaires. L'armée anglaise, jadis minuscule, maintenant formidable, va dire son dernier mot ; elle a toute confiance, et nous avec elle, en ce chef valeureux qui, tôt ou tard, saura l'entraîner sur les chemins ardu mais glorieux de l'inéluctable victoire.

UNE SEMAINE DE GUERRE : Du 24 au 30 Juin.

SAMEDI 24 JUIN. — Attaques sur le front de Champagne, à l'ouest du Mont-Tétu, au bois d'Avocourt et au Mort-Homme : toutes sont repoussées.

— La situation est très tendue entre les Etats-Unis et le Mexique.

— Un sous-marin allemand visite un port espagnol.

— Comme il était à prévoir en Grèce, le gouvernement du roi Constantin cède et promet de faire droit à toutes les demandes des puissances.

DIMANCHE 25. — La lutte se poursuit acharnée sur la rive droite de la Meuse : les Allemands sont parvenus à occuper quelques maisons du village de Fleury.

— A la suite du guet-apens de Carrizal, l'Amérique va prendre position vis-à-vis du Mexique.

— L'avance russe se continue ; en Bukovine, les Russes s'emparent de Kouty.

— L'offensive italienne continue ses progrès : es Autrichiens ont perdu l'initiative des opérations.

— En Grèce, M. Zaimis, successeur de M. Skouloudis, donne l'assurance officielle qu'il sera fait droit aux réclamations des Alliés.

— A Paris : journée au bénéfice des Serbes.

LUNDI 26. — Après une courte pause dans la bataille à Verdun, le bombardement a repris violent : nous avons gagné un peu de terrain.

— L'affaire de Carrizal rend la guerre presque inévitable entre les Etats-Unis et le Mexique.

— Les Russes qui viennent d'enlever Kimpolung sont maîtres de toute la Bukovine.

— Dans le Trentin, attaques heureuses des Italiens.

MARDI 27. — Les Italiens remportent une grande victoire aux Sept-Communes et refoulent les Autrichiens vers la frontière.

— Le canon tonne furieusement sur le front anglais. M. Briand se rend au quartier général britannique.

— Sur le front de Verdun, duel d'artillerie dans la région du Mort-Homme, attaques de nos positions complètement repoussées à l'ouest de l'ouvrage de Thiaumont.

— Procès de Casement à Londres.

— Les Russes traversent le Dniester au nord de Kolomea.

MERCREDI 28. — Au Parlement italien, le nouveau président du conseil, M. Boselli, se fait acclamer en lisant sa déclaration.

— A Berlin, le député Liebknecht est condamné à 30 mois de réclusion.

JEUDI 29. — Les Russes remportent une victoire en avant de Kolomea et font 12.000 prisonniers.

— Sir Roger Casement qui provoqua la révolte d'Irlande est condamné à être pendu.

— Le Mexique cède à l'ultimatum des Etats-Unis.

VENDREDI 30. — Mort de M. Maspéro, le célèbre égyptologue.

— Nous reprenons l'ouvrage de Thiaumont.

— Prise de Kolomea par les Russes.

— Le roi de Grèce signe l'ordre de démobilisation.

L'actualité nous oblige à ajourner au prochain numéro "Les Jeunes Grognaards" et le "Carnet d'un Prisonnier".



**LE DRAPEAU DES AVIATEURS DE VERDUN DÉFILE
DEVANT LES TROUPES QUI RENDENT LES HONNEURS**

Les aviateurs de Verdun ont eu, à plusieurs reprises, l'honneur de communiqués spéciaux qui révélèrent au grand public les noms de héros nouveaux: le sous-lieutenant Chaput et le sergent Chainat, et affirmèrent des gloires déjà célèbres: celles

des lieutenants Guynemer et Nungesser. C'est le drapeau des aviateurs avec celui de l'aérostation qui défilent, sur cette page, devant les troupes qui rendent les honneurs. Comme toujours, avant d'être à la gloire, ils furent au plus fort du danger.

HISTOIRE NATURELLE DU FRONT

Aux Armées, juillet 1916.

LA GRENADE

Ronde, jofflue, pourvue d'une anatomie compliquée, la grenade est une sensitive qui a le feu dans le corps.

Il faut la manier avec prudence et la lancer d'une dextre sûre, car elle a si mauvais caractère que la vue d'un Boche suffit à la faire éclater. Elle est le fruit du grenadier, un rude gaillard qui pousse dans la tranchée et la sème à pleine musette.

La grenade est l'argument frappant du poilu. Elle est aussi le fruit défendu des civils.

♦ ♦ ♦

LE CAFARD

Elytres irisés, pattes préhensiles, yeux glauques, le cafard voltige de poilu en poilu, les jours d'inaction et de pluie.

Couvé par le spleen et la nostalgie, il grandit à l'ombre des abris et des casemates. Ses victimes se sentent tout à coup du vague à l'âme. Elles évoquent leurs derniers « six jours », la lettre chère qui n'arrive pas, le pinard qui a fui par le trou du sac de toile. Et c'est la fumée céruléenne de la pipe qui monte, à regret, vers le ciel étoilé... Mais un 105 arrive, qui n'éclate pas, une patrouille ennemie s'est aventurée à portée de grenade, le cuistot apporte le bon communiqué russe, et le cafard est mort.

♦ ♦ ♦

LA PERMISSION

La permission est une feuille oblongue qui mûrit tous les trois mois et descend, le long de l'espallier hiérarchique, pour tomber enfin dans le képi du poilu reconnaissant.

L'existence de ce végétal, vierge de chlorophylle, mais hérissé de cachets, est, hélas ! trop brève. Après six jours de vie intense et agitée, il périt d'un ultime coup de tampon et va jaunir et se faner dans les cartons des bureaux poussiéreux.

♦ ♦ ♦

CAGNAS ET GUITOUNES

Ce sont les résidences d'hiver et d'été des indigènes du front. Creusées dans le sol par ces bipèdes industriels, elles leur permettent de s'abriter contre les intempéries et la mauvaise humeur des artilleurs boches.

Certaines cagnas sont aménagées comme des garçonnières de la Plaine-Monceau. On y découvre, aux murs de terre battue, des tableaux, des plans, des cartes, des photos d'actrices et des queues de rats. Car les rongeurs pullulent dans les cagnas et M. Vautour aurait fort à faire pour les trucidier tous.

Les baux de cagnas sont renouvelables contre le gré du locataire, mais celui-ci se console en pensant que les quittances seront payées par les voisins d'en face.

♦ ♦ ♦

LE SINGE

Apprivoisé par les dompteurs de l'Intendance, le singe s'achemine jusqu'à l'escouade où on lui fait subir une cruelle laparotomie.

Soudures craquées, couvercle béant, il est vidé dans la gamelle du cuistot qui le cuisine à petit feu, tel un juge d'instruction. Le singe sur le front ne fait jamais de grimaces. Mais il arrive qu'il en fasse faire aux poilus gourmets qui regrettent tristement les ortolans du temps jadis.

♦ ♦ ♦

LE CUISTOT

C'est un brave, bien qu'il ne soit pas dans la tranchée de tir.

Quand, à la cadence 80 du métronome, les marmites dégringolent autour de lui, il surveille la sienne, de peur qu'un éclat ne renverse le rata, dont il est le seul auteur responsable.

Impassible, têtue, il va à travers les boyaux, il va toujours, portant comme une relique la soupe qui se refroidit aux lenteurs des zigzags et que poivreront peut-être les shrapnells sournois.

♦ ♦ ♦

LA PIPE

Fichée au coin des lèvres, exhalant vers l'azur les arabesques de son haleine bleue, elle est la grande consolatrice du poilu solitaire.

Baptisée souvent par son maître jaloux, elle s'appelle Totoche, Fanny ou Joséphine. Elle se nourrit de brun maryland ou de blond tobacco *made in england*, et, quand elle n'a plus rien à manger, quand, de son ardente méditation, il ne reste plus qu'un peu de cendre, elle s'endort dans son écrin. Elle est la compagne des mauvais jours, la petite amie très fidèle, et plus d'un soldat est, de par son tuyau, arrivé vainqueur dans la course à la gloire.

♦ ♦ ♦

LE VAGUEMESTRE

Depuis Louis XIV, c'est l'homme qu'on attend le plus, parce que, sans être agrégé de l'Université, il a des lettres.

Roses, bleues, éburnéennes, épaisses, légères ou cachetées de cire mauve, elles passent entre ses doigts blasés avant d'aller réchauffer le cœur du poilu.

Le vaguemestre est un militaire discipliné qui souffre en son for intérieur quand, en dépit des circulaires ministérielles, il transmet des lettres recommandées.

♦ ♦ ♦

LE CRAPOUILLOT

Obtus, trapu et ventru, il tourne vers les Boches sa bouche, toujours arrondie, de ténor prêt à lancer son contre-ut de poitrine. Mais si ses notes sont moins hautes, leur effet est aussi sûr et suffit à démoraliser une douzaine de landsturmiens abonnés au *Berliner Tageblatt*.

Le crapouillot crache tout ce qu'on lui met dans l'estomac : boîtes de sardines, cailloux, débris variés, croix de fer rouillées. Il les renvoie bruyamment, au grand dam des guetteurs dans leurs postes d'écoute et des Herren Leutnants en tournée d'inspection.

LE PRISONNIER BOCHE

Cet animal inoffensif a dû naître les bras en l'air, car en toute circonstance il lève ses mains vers le ciel, témoin de sa candeur.

Le prisonnier saxon est un quadrupède myope ; le prisonnier bavarois élève des parasites et le prisonnier prussien a toujours soif. Il vide des bidons qu'on lui tend charitablement et s'écrie, en signe de reconnaissance : *Goutte mit uns !*

La vue de nos boyaux de communication engendre un large sourire sur son faciès hispide et la perspective de villégiature en Bretagne, loin des 150 et des 220, le guérit à jamais du Panpangermanisme.

Il ne sait jamais rien quand on l'interroge. Il bredouille des mots vagues, avec un bruit de gargouille engorgée, et affirme inlassablement qu'il est père de sept enfants.

♦ ♦ ♦

LES MARRAINES

On en parle beaucoup dans les tranchées, mais on ne les voit jamais. Entités lointaines, elles meublent les cerveaux des troglodytes du front qui leur consacrent maints papyrus, rédigés d'un calame attentif, au coin d'un créneau ou d'un poste de commandement.

Le vaguemestre les devine et ses mains subtiles palpent les lettres des marraines. Il les lance à l'heureux élu et s'écrie, désabusé :

— Attrape !... une brune et une blonde, sans faux-col.

Elles sont toutes jolies, élégantes et distinguées et mettent dans leurs enveloppes une mèche de cheveux ou des pétales de fleurs.

Leurs photos sont des talismans que l'on serre sur son cœur, les nuits de patrouille ou de grande attaque, et leurs petits noms harmonieux, murmurés par les fileuls casqués, montent le soir comme un hymne au crépuscule, comme un bruissement d'insectes dorés blottis dans l'herbe drue.

MAURICE DEKOBRA.

UNE COLLECTION TRÈS RECHERCHÉE
DES AMATEURS ET QUI SERA
INTROUVABLE APRÈS LA GUERRE



LES DEUX BAIONNETTES

— Avec l'une on travaille, avec l'autre on rigole.

LA BAIONNETTE
LE PREMIER ILLUSTRÉ
SATIRIQUE FRANÇAIS

Collection complète de "LA BAIONNETTE"
en 4 volumes cartonnés. — Le volume 4 francs.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, Rue de Provence, 30

J'ai vu...



Lord Roberts.

Le maréchal Kitchener.

Sir Douglas Haig.

Le général Robertson.

LES CHEFS DE L'ARMÉE BRITANNIQUE

Les deux chefs qui commandent l'armée britannique que voulait lord Roberts et que leva Kitchener sont le G^r Robertson et sir Douglas Haig. Sir W. Robertson est né en 1860 ; il s'engagea au 16^e lanciers et resta dix ans dans les rangs. Sa carrière militaire, qui se déroula aux Indes, est un véritable

roman. Quant à sir Douglas Haig, qui succéda au maréchal French, il est d'un an plus jeune. Tout d'abord, il fit campagne au Soudan et au Sud-Africain. " La gloire ou la mort ", telle était la devise de son régiment de lanciers qu'il a faite sienne. C'est le vainqueur de Neuve-Chapelle, de Festubert et de Loos.



LES ALLEMANDS APPRENNENT A LEURS DÉPENS QUE LES SOLDATS ANGLAIS SONT DE RUDES SOLDATS

Au moment où nous mettons sous presse, il semble que l'heure de l'action vienne de sonner pour l'armée anglaise. En dépit d'agaceries de tout ordre, sans prêter ni l'oreille ni le flanc aux ironies

intéressées de la presse allemande qui voulait l'amener à attaquer à l'étourdie, l'armée anglaise a su attendre avec un sang-froid imperturbable le moment où elle pourrait marcher avec tous ses

moyens. Et ce moment est venu : Munie d'une artillerie formidable, l'armée du roi George entre en scène avec encore la fleur de ses hommes, tandis que les armées ennemies sont écrémées par deux

années d'une terrible lutte. Déjà la victoire paraît couronner leurs drapeaux. Les descendants de ceux de Crécy, de Poitiers, de Malplaquet et de Waterloo vont montrer qu'ils n'ont pas dégénéré.



LA VIE GUERRIÈRE ET

Sous la voûte d'acier que forment les épées de ses camarades, ce jeune colonel passe, ayant à son bras la jolie infirmière qu'il vient de prendre pour femme. Deux heures plus tard il doit partir pour le front où déjà le canon tonne si furieusement que le bruit traverse la Manche. Mais pas un pleur ne mouille les

SENTIMENTALE ANGLAISE

yeux de la jeune femme, toute fière de son mari qui va au-devant de la mort comme au bal de ses noces.

En médaillon : Un Tommy et sa mascotte, dans l'espèce, un siamois câlin. — *En bas :* Tommy, blessé, garde sa bonne humeur et rit sous ses bandes de toile.



LE ROI GEORGE ET LA
REINE MARY PASSENT
LEURS TROUPES EN REVUE
AVANT LE DÉPART POUR
LE FRONT FRANÇAIS

On sait le loyalisme du soldat anglais vis-à-vis de son roi qui, pour lui, incarne la patrie. Avant de quitter l'Angleterre pour le sol français, le roi a tenu à venir saluer, avec la reine, les beaux régiments qui vont défendre avec la liberté du monde l'honneur d'un grand peuple. — *En médaillon* : deux portraits du prince de Galles, héritier du trône d'Angleterre et soldat parfait.

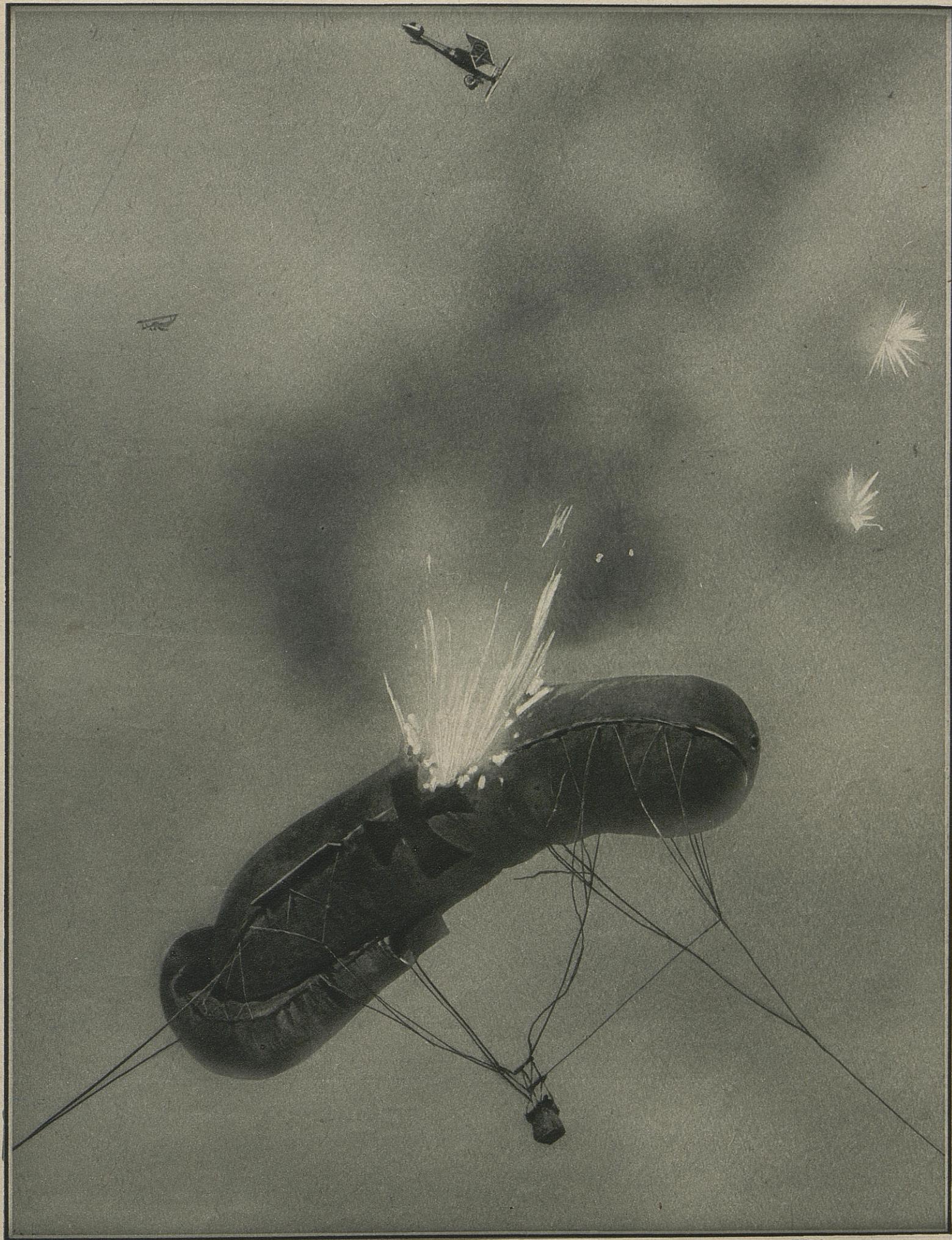




**L'ARTILLERIE ANGLAISE VA PRENDRE EN ARTOIS
SES POSITIONS DE COMBAT. — LE FRONT ANGLAIS**

Comme toujours, c'est par une énorme préparation d'artillerie que l'offensive de nos alliés s'annonça en Artois. Ils firent pleuvoir sur les travaux de défense de l'ennemi de telles rafales de fer et de feu qu'elles nivelèrent le terrain et qu'en dix endroits,

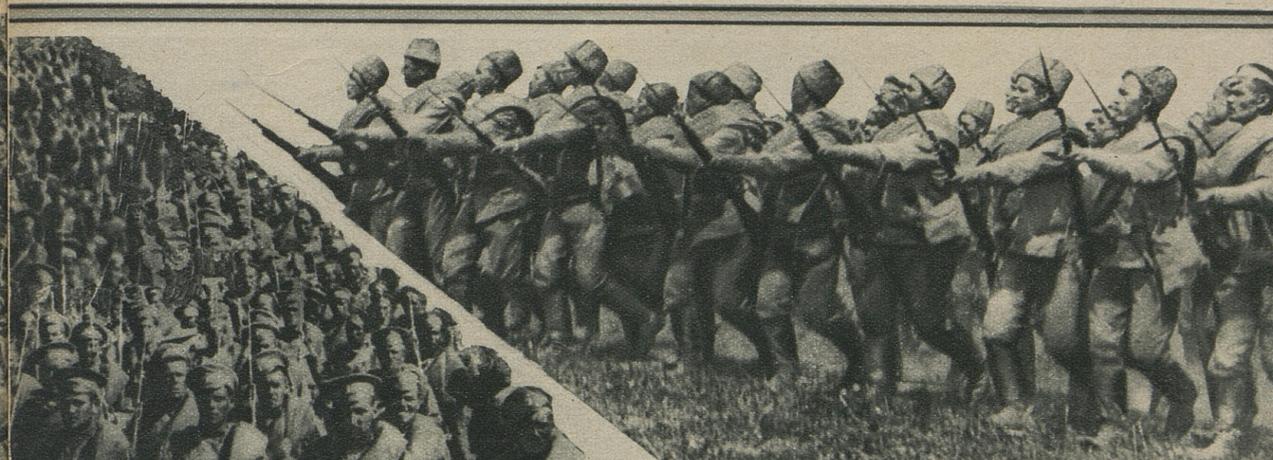
comme l'annonçait le communiqué du 27 juin, nos alliés firent irruption dans les lignes allemandes. Sur la carte, le front anglais. On verra que, depuis la bataille de Verdun, il s'est beaucoup étendu, ce qui a permis à nos corps d'armée de tenir tête.



SUR LE FRONT ANGLO-FRANÇAIS : LA CHUTE D'UN " DRACHEN "

Les " yeux " d'une armée, ce sont ces ballons captifs aux formes étranges, qui, des journées entières, restent dans les airs pour surprendre les mouvements ennemis et diriger les coups de leur propre parti. Ces jours derniers, sur le front britannique, à Mametz nos alliés ont fait une véritable

hécatombe de drachens allemands, de ces " saucisses " écusonnées de la croix de fer. Et, tandis que les drachens tombaient foudroyés par les aéroplanes, ceux de nos armées réunies pour la commune offensive sortaient en grand nombre et dirigeaient de façon splendide les coups de notre artillerie lourde.



L'ARMÉE RUSSE, LA FORMIDABLE ARMÉE RUSSE

S'EST ÉBRANLÉE SUR TOUT LE FRONT

Les Allemands, comme toujours mauvais psychologues et statisticiens médiocres, avaient cru que l'armée russe, qui fit l'héroïque retraite des Carpates, sous le commandement du grand-duc Nicolas,

était pour toujours hors de combat. Voici que le général Bronsill vient de leur infliger un démenti sans réplique : 400 000 Autrichiens dont 200 000 prisonniers, hors de combat, 60 000 hommes de l'armée

de Pflanzer acculés à la frontière roumaine où l'on s'attend d'un instant à l'autre, à leur reddition, tel est le bilan de la première quinzaine de l'offensive russe. Et ce n'est qu'un début, affirme

le généralissime de l'armée alliée. En vain, Hindenburg essaie une diversion : peine perdue. Il sera vaincu dans le Nord comme Bothmer, Boehm-Ermolt et Pflanzer l'ont été dans le Sud.

J'ai vu...



M. Maurice Barrès et Mme Driant.

A LA MÉMOIRE DU COLONEL DRIANT : UN SERVICE A NOTRE-DAME

Sous l'immense voûte de Notre-Dame le cardinal Amette a célébré, le 28 juin, la mémoire glorieuse du lieutenant-colonel Driant, tombé au bois des Caures. La veuve de l'héroïque officier assistait à cette manifestation de pieuse reconnaissance

organisée par la Ligue des Patriotes. Lorsque Mme Driant, parée de deuil, se tint au bras de M. Maurice Barrès, elle tenait dans ses bras le fanion du bataillon de sa